

La décennie des réalisatrices du soulèvement arabe

Henda Haouala. Maître de conférences en techniques audiovisuelles et cinéma, Université de la Manouba-Tunis

Avec les changements et les révoltes survenus dans les pays arabes durant ces dernières années, les disciplines artistiques ont connu une évolution en phase avec les nouveaux temps. En ce sens, il faut mettre en exergue le travail de toute une génération de femmes cinéastes arabes qui offrent un regard unique et innovant sur les sociétés représentées dans leurs films. Ainsi, des cinéastes comme la Libanaise Nadine Labaki, les Tunisiennes Kaouther Ben Hania et Hinde Boujemaa ou l'Algérienne Mounia Meddour ont su porter à l'écran, dans leurs documentaires ou leurs fictions, des histoires à la fois universelles et contemporaines défiant les règles sociopolitiques rigoureuses qui régissent le monde arabe et offrant également une perspective personnelle et réfléchie, qui fait appel aux émotions autant qu'à la critique.

Voilà dix ans que le monde arabe a connu ses premiers soulèvements populaires revendiquant liberté d'expression et justice sociale. La situation politique et économique du sud de la Méditerranée ne cesse de se métamorphoser à l'image de ces pays arabes encore en quête d'une véritable démocratie qui paraît, jusqu'à aujourd'hui, encore lointaine et indéfinie. Dans ces pays où les structures fondamentales sont touchées de plein fouet, l'art bouleverse inéluctablement l'homéostasie de l'assise politique et sociale pour demeurer une préoccupation esthétique et une image miroitant ce bouleversement, une sorte de genèse pour une nouvelle lecture du monde. L'histoire des civilisations nous enseigne que tout mouvement populaire important a engendré un nouveau regard artistique et critique qui redéfinit l'organisation culturelle sociétale. Le cinéma, en tant que

miroir « réaliste », reflète non seulement les problèmes matériels de la société, mais creuse également dans ses non-dits, ses tabous, ses troubles enfouis, bref, dans son inconscient collectif. Face à ces troubles et entre peur de perdre les acquis et désir de gagner plus de liberté pour dévoiler cet inconscient, le cinéma arabe se redéfinit et se mue, proposant une nouvelle lecture fortement inspirée de l'atmosphère politique, idéologique et morale contemporaine qui lui est propre. Dans cette lecture, les femmes cinéastes s'imposent plus que jamais dans le cinéma arabe proposant des regards spécifiques et engagés exaltant une envie profonde, intense et responsable de parler de leurs pays justement. Alors que la parole se libère beaucoup plus dans certains pays que dans d'autres, la contagion gagne du terrain et de nouvelles cinéastes émergent, conciliant expression individuelle

et témoignage social, et rejoignent un mouvement cinématographique féminin précurseur. Pour ces cinéastes, réaliser un film c'est être amplement conscient que les temps changent ainsi que les règles du jeu. Faire un film, c'est pouvoir traverser ces moments difficiles, incertains où l'on se sent incompris, c'est avoir peur aussi de parler de l'autre, de son pays tout en dénonçant, en critiquant et paradoxalement tout en revendiquant sa liberté de parole. Faire un film pour ces réalisatrices c'est introduire quelque chose de nouveau qui n'a pas été prévu dans l'organisation de l'humanité. Normal, parce qu'un film c'est cet objet étrange et troublant qui bouscule l'ordre préétabli : l'ordre social, politique, esthétique. Désormais, une responsabilité extraordinaire s'est présentée à ces cinéastes arabes : celle d'envisager le monde non pas comme il est, mais comme il devrait être à leurs yeux et d'ébranler toutes les normes du corps social.

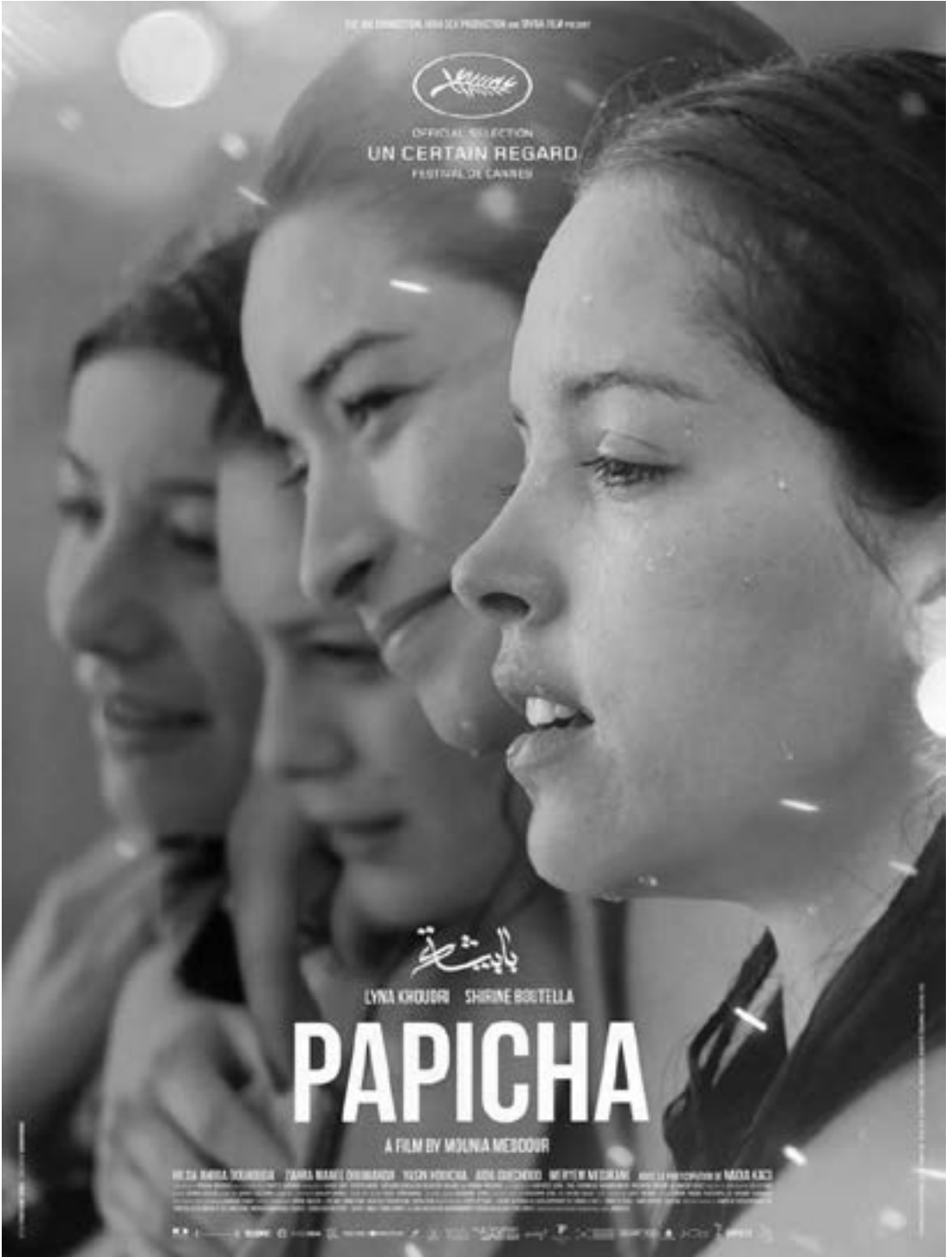
La réalisatrice traque son personnage à travers l'objectif de la caméra dans son désespoir, ses coups de colère, proposant au spectateur la facette cachée de cette révolution tunisienne

La cinéaste la plus saillante du monde arabe est incontestablement la libanaise Nadine Labaki. Une actrice, scénariste et réalisatrice qui met le cinéma libanais au-devant de la scène internationale. Son dernier long métrage *Capharnaüm* (2018), sélectionné aux Oscars dans la catégorie meilleur film de langue étrangère est un hymne dédié à l'humanité tout entière avec toute sa cruauté, son injustice, sa fragilité. Son non-sens est vécu à travers le regard de Zain, cet enfant réfugié syrien livré à lui-même dans le grand Beyrouth.

La Tunisienne Kaouther Ben Hania signe durant ces dix dernières années, juste l'âge de la révolution tunisienne, quatre longs métrages : un docu-fiction *Le Challat de Tunis*

(2014), un documentaire *Zeineb n'aime pas la neige* (2016) et deux fictions *La belle et la meute* (2017) et *L'homme qui a vendu sa peau* (2020), sélectionné aux Oscars dans la catégorie meilleur film de langue étrangère. La réalisatrice s'affronte clairement dans ses œuvres à un ordre sociopolitique, à part le documentaire que j'estime le moins réussi de ses longs métrages. Elle propose un nouveau discours cinématographique très dénonciateur et subversif. La question de la dignité humaine se trouve au centre de sa réflexion qu'elle manifeste par des choix purement techniques de mise en scène et de réalisation.

Une autre réalisatrice tunisienne, qui affectionne particulièrement les histoires des femmes modestes, délaissées mais extrêmement déterminées, est Hinde Boujemaa, qui réalise d'abord un long métrage documentaire, *C'était mieux demain*, sorti en 2012, où elle trace une injustice sociale infligée au lendemain de la révolution à une mère qui se retrouve dans la rue dans un pays fortement secoué et instable. La réalisatrice traque son personnage à travers l'objectif de la caméra dans son désespoir, ses coups de colère, proposant au spectateur la facette cachée de cette révolution tunisienne. Dans son deuxième long métrage fiction, la réalisatrice reste dans une fibre similaire, cette femme tunisienne issue d'un milieu modeste, incomprise et jugée réalise *Noura rêve* (2019), où Hinde Boujemaa opte pour une articulation filmique sans aucun artifice et dépeint le parcours de Noura, une mère de famille qui vit un adultère, sévèrement puni dans le monde arabe, tiraillée entre un mari agressif et un amant amoureux, mais surtout portée par la soif de l'amour et le plaisir. L'air de la liberté d'expression a soufflé également sur le cinéma marocain bien que le Maroc n'ait pas connu un vrai soulèvement populaire. Néanmoins, les réalisatrices se penchent presque exclusivement sur les sujets tabous concernant la femme telle la prostitution et les mères célibataires. Meriem



Papicha, de Mounia Meddou.

Touzani, une comédienne qui est passée derrière la caméra, est parmi ces réalisatrices qui ont évoqué les deux sujets, le premier dans un documentaire, *Ma vieille peau* (2014), et le second dans *Adam*, un long métrage de fiction sorti en 2019, où la réalisatrice s'affirme non seulement en tant que cinéaste, mais aussi en tant que porteuse d'un discours qui dérange explicitement la société marocaine : celui de la liberté de la femme.

Les films de Ayten Amin sont réalistes, actuels et universels parce qu'elle sait raconter les petites histoires des gens

Papicha, ce film de fiction algérien qui a tant fait parler de lui à sa sortie en 2019, de la réalisatrice Mounia Meddour, qui raconte les prémices de la décennie noire de l'Algérie. À travers l'histoire d'une jeune étudiante en littérature française ayant un don de styliste, la cinéaste trace une véritable histoire de liberté et de dignité féminine à travers son personnage principal (Lyna Khoudri, César du meilleur espoir féminin) et son entourage de jeunes étudiantes qui voient leur vie basculer à l'arrivée des intégristes religieux. Ce premier long métrage a certainement ses défauts, mais on ne pourra pas nier l'audace du propos et de la mise en scène de son auteure, qui s'est distinguée dans la direction de ses acteurs, ce qui lui a donné le mérite du César du meilleur premier film. À sa sortie, *Papicha* a dérangé les autorités algériennes, qui ont annulé son avant-première algéroise alors que le film a été nommé aux Oscars 2020.

En Égypte, le cinéma est né au féminin avec la légendaire Aziza Amir ; depuis, une fibre féminine très particulière a marqué à jamais le cinéma égyptien. Cette dernière décennie a vu naître beaucoup de jeunes réalisatrices auteures principalement de films documentaires qui racontent l'Égypte après l'effondrement du régime de Moubarak. Une des expériences les

plus abouties est celle d'Ayten Amin, réalisatrice et scénariste, qui réalise un documentaire en 2011, *Tahrir 2011, the Good, the Bad and the Politician* et deux longs métrages fictions, *Villa 69* (2013) et *Souad* en sélection officielle au festival de Cannes 2020. La jeune réalisatrice affectionne les histoires des jeunes Égyptiens dans toutes leurs contradictions et complexités, qu'elle raconte sans artifices, mais soucieuse du détail de ses personnages à l'instar de son film, *Villa 69*, où la réalisatrice s'attarde sur les particularités de la vie quotidienne incarnées par des acteurs professionnels et d'autres qui jouent pour la première fois devant une caméra. Les films de Ayten Amin sont réalistes, actuels et universels parce qu'elle sait raconter les petites histoires des gens.

Des réalisatrices saoudiennes, défiant la structure politique et morale de leur pays où la simple idée de contester est fortement condamnable, se lancent dans le cinéma et font parler d'elles dans les festivals de cinéma les plus prestigieux du monde à l'instar des autres réalisatrices arabes. Après quelques courts métrages et un documentaire, Haïfa Mansour, scénariste et productrice, réalise, en 2012, un long métrage de fiction, *Wadjda*, et Chahd Amin signe son premier long métrage en noir et blanc, *Scalls*, sorti en 2019. Ces deux réalisatrices poussent subtilement les limites de l'écriture et de la mise en scène pour parler de l'émancipation de la femme saoudienne, prisonnière d'une société extrêmement machiste qui considère, sous prétexte de la religion, la femme comme étant moindre que l'homme. *Scalls* est une véritable expérience cinématographique très assumée avec un scénario poétique, peu de dialogues et une mise en scène joliment expressive. La réalisatrice Chahd Amin invente tout un monde imaginaire, régi par les hommes, mais son personnage protagoniste féminin résiste à tout un rituel : celui de sacrifier les femmes à la mer pour qu'elles deviennent des sirènes nourrissant les hommes. Un autre nom

à retenir qui fera sûrement parler de lui : Maha Al Saati, une jeune réalisatrice indépendante, expérimentaliste, une Saoudienne qui se penche également sur la question de la femme en Arabie Saoudite avec un style propre à elle qui laisse entrevoir beaucoup d'audace dans le traitement et de la satire dans le ton.

La réalisatrice Chahd Amin invente tout un monde imaginaire, régi par les hommes, mais son personnage protagoniste féminin résiste à tout un rituel : celui de sacrifier les femmes à la mer pour qu'elles deviennent des sirènes nourrissant les hommes

Actuellement, une grande responsabilité post soulèvement du monde arabe, et sûrement pas un « printemps », pèse sur le paysage cinématographique arabe liée, d'une part, aux

productions en peau de chagrin, surtout avec la crise sanitaire mondiale qui a paralysé tout le secteur, et l'attente des spectateurs, avides de voir émerger de nouveaux scénarii, de nouvelles préoccupations, d'autre part. Toutes ces expériences cinématographiques laissent voir une génération de réalisatrices arabes qui entreprennent un chemin à l'intérieur de contraintes sociopolitiques, de règles pré-établies par leur schéma sociétal, d'émotions pour entrer à travers leurs films dans l'ordre du monde à travers leur regard unique porté sur le monde arabe. Ces réalisatrices, au vécu des unes et des autres, toutes touchées par le bouleversement sociopolitique de la région, posent des questions terribles relatives à notre époque, qui paraissent encore insolubles, mais elles réussissent néanmoins à provoquer le monde par l'émotion et par la subtilité de leurs langages cinématographiques.



Turkish young women in Istanbul (IEMed Collection).